

Gros mots et autres vacheries

Réjean Ducharme, *Gros Mots*, Paris, Gallimard, 1999, 311 pages.

André Goulet

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (2000). Gros mots et autres vacheries / Réjean Ducharme, *Gros Mots*, Paris, Gallimard, 1999, 311 pages. *Liberté*, 42(1), 135–140.

Littérature québécoise

ANDRÉ GOULET

GROS MOTS ET AUTRES VACHERIES

Réjean Ducharme, **Gros Mots**, Paris, Gallimard, 1999, 311 pages.

Mais c'est trop compliqué d'expliquer que si on est rien, si on l'est bien, si on l'est tout à fait, on ne risque rien en effet, que « rien » ne se perd pas, ne se détruit pas, qu'il est notre milieu naturel, éternel, que la vie n'est qu'un moment absurde, insignifiant, de notre existence. (p. 193)

Le temps des premières pages, c'est comme de lire Corneille ou Racine : il faut, pour ainsi dire, se faire au rythme de l'alexandrin. Entre autres choses. Car je ne connais pas d'écriture plus généreuse, de don de soi plus entier que chez Ducharme. Chaque image veut nous chambouler, chaque phrase nous mener dans des contrées insoupçonnées. L'auteur est prêt à tout donner, à tout mettre en œuvre, à user de toutes les ruses de la rhétorique, quitte à en inventer, quitte à user de gros mots, de mots engrossés, surchargés de sens, pour arriver à rien, au Grand Rien : ne rien avoir dans l'estomac, ne rien faire de ses journées, ne rien vouloir savoir, entendre ou faire, ne rien pouvoir, ne vouloir rien changer à rien.

Je suis nul. Tu ne sais pas à quel point, tu ne veux pas le savoir. Et que sans toi je le serais en si totale absurdité

que je serais tenté, avec mon genre d'orgueil, d'y trouver mon absolu. Aller nulle part prendre une bière. Ne rien vouloir savoir. Mobile sans mobile. Sans moteur. Increvable. (p. 249)

Ducharme, on le voit, c'est une tentative inégalée de réduire l'être à sa plus simple expression en lui soustrayant tout ce qui fait une vie *normale*. Rendre l'être à la vie en ne lui laissant qu'elle, sans extras ni fla-flas.

Oui, vivre peu mais vivre mieux, une demi-heure, un quart d'heure par jour s'il le faut, mais d'amour, au prix d'être forcé de tuer tout le reste du temps, et de crever avec. Ce n'est pas pour tout le monde, bien sûr. Rien que pour les sensibilités exceptionnelles, investies d'une mission en tant que telles. (p. 110)

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui.

Lui, c'est-à-dire Johnny, pris entre sa compagne Exa — une sorte d'Axe inversé — et celle de son frère adoptif Julien, et qu'il appelle sa Petite Tare, Toccata-Fuga de son vrai (?) nom. Exa, c'est un gîte, un portefeuille, un char, et les désagréments essentiels, indispensables, d'une vie de couple née et demeurée au bord de l'abîme : « C'est avec nos habitudes qu'on est vraiment en ménage. Tant qu'elles tiennent, qu'il ne manque rien pour les perpétuer, on peut s'étriper, pas de problème. » (p. 275) Petite Tare représente au contraire l'amour rêvé, idéal, à peu de chose près immaculé « (comme on dit, infiniment grossièrement) » (p. 305), quasi platonique aussi, parce que essentiellement téléphonique.

Ça marche puisque ça marche : les émotions sont sous contrôle et je n'ai pas aussitôt raccroché que l'envie me reprend d'entendre la voix tout en petits cailloux jetés dans

l'eau qui avant de se déposer pour vous faire un lit vous déploie dans les ronds de son écho, vous répandant jusqu'où vous vous retrouvez complètement perdu, « vibration de la membrane entre ce monde et l'autre ». (p. 256)

Et *Gros Mots* ? *Gros Mots*, eh bien, c'est *Dévadé*, en moins réussi il faut l'avouer, une nouvelle version d'une même vision, antérieure à l'autre, me semble-t-il, mais ce n'est pas sûr, ce n'est qu'hypothèse, la mienne et non celle de Johnny, qui n'est pas loin de me cautionner, remarquez. « Elle a beau être fausse, il faut partir d'une hypothèse, avoir un outil pour fouiller, déterrer des choses. » (p. 283-284)

« Mon train onze n'a pas démarré, je n'ai pas fait mon tour d'elle » (p. 101), déclare le narrateur au tiers du roman, comme pour nous mettre, justement, sur la *track* du petit train donzeur (d'onze heures), l'un des principaux personnages de *Dévadé*. De toute évidence, Ducharme sait que nous savons que *Gros Mots* et *Dévadé* ne font qu'un. Aussi, résumons les deux romans comme s'il s'agissait du même et voyons ce que ça donne. Un homme (Bottom / Johnny) vit aux dépens d'une femme (la Patronne / Exa Torrent) à qui il préfère une autre femme (son petit train donzeur / sa Petite Tare), qu'il fréquente surtout au téléphone, et qui vit elle-même au crochet d'un homme (Bruno / Julien) que le boulot (le « boule », dirait Exa, qui a la manie des raccourcis) oblige à s'absenter des jours durant. Pas mal, n'est-ce pas ? Et je ne triche même pas. Mais ce qui faisait la force de *Dévadé*, et qu'on ne retrouve pas dans *Gros Mots*, c'était la dépendance réciproque de Bottom et de la patronne. Cette dernière, qu'une infirmité privait de l'usage de ses jambes, vivait physiquement aux dépens de l'homme qui vivait financièrement à ses dépens. Les *faiblesses* des antagonistes étaient ainsi de *forces* égales. Nous assistions à une sorte

de duel entre une truite et son appât. Lequel des deux allait vaincre ? Le troisième, au-delà du gouffre, tranquillement assis à la surface des eaux...

Autre point fort de *Dévadé* : la complaisance dans la déchéance, qui atteignait des bas-fonds d'une profondeur inouïe. Dans *Gros Mots*, Ducharme a visiblement trop de sympathie pour infliger une telle dose de malheur à ses personnages, tout comme Johnny d'ailleurs, qui n'hésite pas un instant à défendre le manuscrit de Walter¹, son alter ego, devant les attaques répétées de sa Petite Tare, manuscrit qu'il a « trouvé, tout ouvert, tout de travers, comme jeté par-dessus bord » « entre les quenouilles et les roseaux panachés » (p. 18). Aussi est-il difficile, lorsqu'on voit Johnny et la Petite Tare s'évertuer à déchiffrer, transcrire, comprendre et pourquoi pas retoucher le manuscrit de Walter, de ne pas imaginer Ducharme biffant des passages entiers de ce qui aurait été une première (ou à coup sûr une autre) version de *Dévadé* (ou de sa propre vie ?). J'extrapole, je dis n'importe quoi, mais je le fais le plus sérieusement du monde.

Ce n'est pas un tissu d'incohérences : les corrections moulées, soulignées, l'indiquent assez. C'est ce qu'il a trouvé dans la gangue encore brûlante en la cassant. C'est ce qui sortait. Qu'il a fait sortir. Exprimé de force et mauvais gré. Et il y a tenu. Le temps qu'il a pu. Le temps qu'il se relise et fasse une croix dessus. (p. 19)

Autocritique d'un manuscrit échoué que l'auteur a tenté par tous les moyens de rescaper ? Oui, répondrais-je, si la littérature n'était pas devenue une science exacte.

Heureusement, en tout cas. Je veux dire : pour le manuscrit. Car, même imparfait, ce livre parvient, par instants, à ouvrir une brèche où l'on glisse un regard

1. Dans *Dévadé*, c'est la Patronne qui tient un journal.

étonné sur un monde neuf. Par exemple, l'hiver, le thème et la chose, nul n'en a entendu parler, nul ne l'a vu s'il n'a parcouru attentivement les quelques passages de *Gros Mots* que l'auteur y consacre.

Le désert blanc constitue une manière de passage obligé du désœuvré Johnny qui erre d'une grisaille à l'autre, du domicile d'Exa à la Brasserie, au bar Au Quai, au centre commercial, lieux qui dessinent une sorte de périmètre de sécurité autour de la Petite Tare que le désir de notre homme, s'il s'en approchait trop, risquerait de ternir, salir, souiller. Le « tour d'elle », comme il se plaît à le nommer, tient lieu de fuite dans la vénération. Johnny, souillon et soûlaud, s'y blanchit malgré lui.

Je suis sorti plus tôt, j'ai marché sur la glace. Il faut patauger un peu, des fois jusqu'aux cuisses, en franchissant les rouleaux, mais le vent les a formés en déblayant d'impeccables parquets, il vous les a balayés et vous les a polies (sic), vous pourriez vous y mirer. Loin des maisons, c'est beau comme un ailleurs, on est seul au monde et ravis, avivés, passionnés (sic) de respirer... (p. 247²)

« Loin des maisons »... De la vie, des tracas, des tourments. Loin de l'amour qu'on hait et à deux pas d'aimer. S'il y avait un ciel à gagner, demandez à Johnny, c'est l'hiver qui en ouvrirait le chemin, comme un vaste et chaste et douloureux purgatoire : « La figure a cessé de me cuire et les yeux de se remplir de larmes aussitôt durcies, versées en grains de chapelet, en je vous salue Marie pleins de glace. » (p. 160) D'ailleurs, Johnny connaît toutes les variétés et propriétés de la neige : « igluksaq (bonne à bâtir un abri), pukak (en poudre), ganik (en chute), piqtuq

2. On ne peut que regretter la piètre qualité de cette édition, qui multiplie les fautes et les coquilles, renforçant du coup l'idée d'un manuscrit qu'on aurait sauvé de la catastrophe.

(balayée par le vent), mauya (douce et profonde)... » (p. 163). Mais à choisir, il préfère en inventer une nouvelle, ténébreuse à force de transparence.

Tout à l'heure, au bout de la Pointe, au large, un clair de brume inquiétant réverbérait en tous sens, à l'infini, la blancheur de la neige. On pouvait disparaître, et je suis de bon gré disparu, un long moment, tout s'aveuglant en un néant total, comme dans la plus grande épaisseur de ténèbres... (p. 247)

« Les jours raccourcissent. Ça leur va bien », lit-on ailleurs (p. 149). Mais surtout, cela va dans le bon sens. Celui de la réduction, de la disparition, de l'anéantissement. « Parlez-moi d'un voyage blanc entre deux berges blanches. » (p. 281)